

Le progrès des valeurs accordées à la réussite scolaire et sociale avec l'élévation du niveau de formation au Japon

Atsumi OMAE*
(Reçu le 6 février 2002)

RÉSUMÉ

L'élévation générale du niveau de formation pose des questions sur l'identité de la «société du diplôme» au Japon. J'ai pour objet d'examiner le changement des opinions des diplômés supérieurs sur la réussite scolaire et sociale, en m'appuyant sur les résultats de l'enquête nationale sur la stratification et la mobilité sociale (l'enquête SSM) en 1995. En fait, la valeur de l'effort est désormais considérée comme ancienne et inférieure par rapport à la valeur des résultats dont les jeunes diplômé(e)s supérieur(e)s sont de plus en plus adeptes. Cette exaltation d'une nouvelle valeur a d'ailleurs tendance à intensifier la concurrence scolaire qui renforce la croyance dans des études de niveau de plus en plus élevé. Il me semble que la massification de l'enseignement supérieur a conduit à des changements structurels comparables en France et au Japon, malgré les contextes socio-historiques différents entre les deux pays.

LES MOTS-CLÉS

la «société du diplôme» la concurrence scolaire
l'enseignement supérieur de masse les manières de penser le «mérite»

1. Le changement de la concurrence scolaire

Un des sujets principaux dans le domaine de la sociologie de l'éducation au Japon est ce qu'on appelle la «société du diplôme» (*Gakureki-shakai*) (Sabouret, 1984). Cette caractéristique provient du système du concours d'entrée (*Nyūgaku-shiken* ou *Nyūshi* par abréviation) à l'université, au lycée ou dans d'autres établissements scolaires. Il n'existe pas, à la différence de la France, de baccalauréat qui ouvre la porte des universités. Pour y être admis, qu'elles soient publiques ou privées, il faut d'abord réussir le concours d'entrée. Les universités et les lycées sont fortement hiérarchisés selon le «degré de difficulté» (*Nani-do*) pour y être admis. Chacun en effet semble souhaiter fréquenter un établissement renommé au sommet de la hiérarchie afin d'obtenir les meilleures chances de succès pour l'avenir.

Cette forte hiérarchie du système éducatif est due aux recrutements des grandes entreprises et de la haute administration de l'Etat. Beaucoup de Japonais croient qu'un bon

* Division de l'orientation et de l'administration scolaire

diplôme signifie un bon emploi, donc un bon salaire, et que la vie future dépend de la réussite ou de l'échec au concours. Les parents aspirent fortement à offrir à leurs enfants un destin meilleur. La réussite scolaire par le succès à l'examen d'entrée passe pour une condition très importante dans la réussite sociale. Le marché du travail lui aussi a fini par induire que l'on met une grande confiance dans la sélection par l'examen d'entrée afin de recruter de «bons étudiants potentiels» (Kitamura, 1991, p.55). Cette concurrence scolaire en face de l'examen d'entrée est ainsi considérée comme un trait particulier à la «société du diplôme» au Japon. Elle s'interprète par ailleurs comme une caractéristique générale de l'«effet du développement en retard» (*Late-Development Effect*) de la modernisation (Dore, 1976).

Cependant, cet esprit de compétition peut changer avec l'expansion de l'enseignement supérieur de masse. On observe une forte expansion de l'éducation japonaise depuis la fin des années 1980, comparable au développement de l'enseignement supérieur en France. Les effectifs totaux d'étudiants ont été multipliés environ par 1,5, passant de 2,7 millions en 1980 à près de 4 millions en 1995¹. L'augmentation du nombre de places a favorisé l'accès aux études supérieures notamment pour les femmes et pour l'origine sociale la moins aisée. La décroissance démographique du nombre d'enfants accentuera dans l'avenir l'«universalisation» de l'enseignement supérieur. Les étudiants constituent une catégorie complexe regroupant des individus nombreux d'origines sociales différentes.

Au fur et à mesure de l'élévation générale des niveaux de formation, l'hétérogénéité de la population étudiante s'élargit. Le développement de la scolarité s'accompagne de la diversification des filières. Tous les étudiants ne tirent pas le même bénéfice de la formation qu'ils ont suivie. Dans certaines filières la valeur des diplômes s'est dégradée. Il faut donc prendre en considération la diversité des personnes dans la phase de l'éducation de masse de nos jours. On attribue souvent la transformation des étudiants à leur «massification». Dans l'université au Japon aussi, les «nouveaux» étudiants (Galland et Oberti, 1996; Erlich, 1998) forment le public majoritaire.

Les débouchés professionnels des étudiants sont aussi en mutation. En dépit de la situation difficile de l'éducation et de l'emploi, l'allongement des études continue à progresser. Les étudiants ne sont plus dirigés seulement vers les professions de cadres mais aussi vers les professions intermédiaires et de techniciens, en réponse à de nouveaux impératifs économiques sur le marché du travail. Certains diplômés du supérieur sont confrontés au chômage. Les diplômes d'études supérieures prennent de plus en plus le sens d'une protection contre la précarité de l'emploi. Le Japon se faisait connaître jusqu'à tout récemment comme le pays des faibles taux du chômage. Mais, au cours des années 1990, les conditions de l'emploi des jeunes sont devenues difficiles, comme dans les pays occidentaux.

C'est ainsi que l'expansion de l'enseignement supérieur de masse pose des questions sur l'identité de la «société du diplôme» au Japon. S'il y a des changements structurels dans l'enseignement supérieur qui sont communs à beaucoup de pays industrialisés

(Windolf, 1997), on ne peut pas présupposer les caractères spécifiques et homogènes de la concurrence scolaire au Japon.

En effet, cette transformation de l'enseignement de masse pourrait sans doute avoir une influence sur le comportement des étudiants et des jeunes titulaires de diplômes supérieurs. Par exemple, on dit souvent que l'effort (*Doryoku*) est un facteur très important pour la réussite scolaire et sociale. Faire un effort (*Gambaru*) est une valeur commune dans l'éducation japonaise (Singleton, 1989). Il est souhaitable que seul l'effort fasse la différence. Niant l'existence de dons innés, ce principe s'appuie au contraire sur l'aptitude de tous à réussir. Le concept de l'égalité des aptitudes est ce qui permet de mobiliser toutes les énergies. Derrière la règle «Tout le monde peut concourir» (*Dare demo ganbareru*), chacun est appelé à gravir les échelons de la hiérarchie.

Toutefois, si on ne choisit pas les établissements dans leur grande diversité d'aujourd'hui, il n'est pas difficile d'être admis à l'université. Les conditions d'études varient fortement d'une université à l'autre. Même si on souhaite entrer dans une université renommée, le moment important de la sélection n'est plus l'examen d'entrée à l'université. Il faut entrer dans une «bonne» école le plus tôt possible. Les valeurs de l'effort qui sont liées à la réussite scolaire («Tout le monde peut concourir») peuvent être ébranlées par le changement du mode de sélection².

La précarité de l'emploi après la fin d'études risque de détériorer la valeur du diplôme. La récession économique durant les années 1990 a causé une pénurie d'emplois. La précarisation de l'emploi et la prolongation des études se sont accrues, surtout parmi les diplômés des filières courtes. Si on n'est pas assuré de débouchés conformes à la formation, l'obtention du diplôme peut apporter une déception. Certains souhaiteraient poursuivre des études d'un niveau supérieur pour éviter le déclassement. Mais l'inflation et la dégradation du diplôme pourraient faire perdre la croyance sur laquelle la représentation collective de la «société du diplôme» pose les fondements.

A la différence de la sélection d'autrefois qui séparait brutalement les admis des refusés par l'examen d'entrée à l'université, la diversité des difficultés d'accéder à l'enseignement supérieur permet d'y être admis sans beaucoup d'efforts. De plus, à cause du manque de débouchés après la fin des études, il est de plus en plus difficile de croire que l'obtention d'un diplôme supérieur signifie un bon emploi. Est-ce que la «société du diplôme» exerce néanmoins une contrainte sociale sur le comportement des Japonais ? Dans cet article, je voudrais examiner les opinions sur la réussite scolaire et sociale en m'appuyant sur les résultats de l'enquête nationale sur la stratification et la mobilité sociale (l'enquête SSM) en 1995.

2. Les méthodes

L'enquête SSM est réalisée tous les 10 ans depuis 1955 par un groupe de chercheurs en sociologie, démographie, histoire moderne etc. La population de la cinquième enquête, en

1995, se définit par «tous les individus de 20 ans à 69 ans qui ont la nationalité japonaise le 31 décembre 1994³». Les effectifs des échantillons enquêtés sont de 5357 (2490 hommes et 2867 femmes). Les taux de réponse sont 67,5%.

Le premier objectif de l'enquête SSM est de mesurer la tendance de la mobilité sociale des individus⁴. Mais cette enquête porte aussi sur les autres questions incidentes (le revenu, la propriété, le niveau de formation, le style de vie, l'appartenance à une classe sociale et à un parti politique, les opinions diverses, etc.). L'enquête SSM de 1995 se divise en trois questionnaires; questionnaire A (carrière professionnelle), questionnaire B (opinions sociales) et questionnaire P (prestige socio-économique). Le questionnaire B permet d'analyser les opinions sur l'éducation, le rôle des femmes, la satisfaction de la vie, l'injustice sociale, la politique japonaise, etc.⁵

Parmi les questions du questionnaire B, j'ai choisi les questions qui se regroupent autour des thèmes suivants. Le premier concerne les manières de penser le «mérite». Les discussions sur la «société du diplôme» ont souvent conduit à des comparaisons avec un idéal type de "*meritocracy*" qui a son origine dans la société anglaise (Young, 1958). Mais, à la différence des pays occidentaux, l'effort est considéré comme un facteur important pour la réussite scolaire et sociale au Japon. Il s'agit d'examiner un changement d'opinions sur la valeur de l'effort. Voici les questions utilisées dans l'analyse et leurs résultats du tri simple:

- «Selon vous, quel est le type d'homme qui devrait obtenir une position élevée et une richesse économique ? » (*souhait*: celui qui a obtenu les résultats 23,2%, celui qui a fait l'effort 58,4%, ou autres réponses 18,4%⁶)
- «Selon vous, quel est le type d'homme qui obtient en réalité une position élevée et une richesse économique ? » (*réalité*: celui qui a obtenu les résultats 54,7%, celui qui a fait l'effort 17,9%, ou autres réponses 27,4%⁶)

Le deuxième groupe de questions porte sur les opinions sur l'obtention du diplôme, sur la concurrence dans la vie sociale, et sur les problèmes du diplôme. Ces questions indiquent le degré de participation au monde compétitif de l'éducation et de la société. Avec la généralisation de l'enseignement de masse, celles-ci peuvent également changer. Les questions et leurs résultats sont les suivantes:

- «Est-il important d'obtenir un diplôme de haut niveau ? » (*diplôme*: oui 42,3%, non 57,6%)
- «Souhaitez-vous que votre enfant reçoive l'éducation la plus élevée possible ? » (*éducation*: oui 60,7%, non 39,3%)
- «Souhaitez-vous que votre enfant aille à l'école parallèle de Juku ou reçoive des leçons particulières en plus de l'enseignement scolaire ? » (*juku*: oui 30,4%, non 69,6%)

- «Avez-vous un sentiment d'anxiété vis-à-vis de la concurrence avec les autres personnes dans la vie sociale ? » (*anxiété*: oui 24,3%, non 75,6%)
- «Pensez-vous qu'il y a une injustice à cause du diplôme dans la société japonaise ? » (*injustice*: oui 50,3%, non 49,7%)
- «Pensez-vous que le diplôme décide de presque toute la vie ultérieure ? » (*diplôme décide de la vie*: oui 33,7%, non 66,3%)
- «Pensez-vous que le diplôme ne représente pas assez les capacités de son possesseur ? » (*diplôme ne représente pas les capacités*: oui 36,3%, non 63,7%)
- «Pensez-vous qu'un diplôme plus élevé n'augmente pas toujours le revenu ? » (*diplôme n'augmente pas le revenu*: oui 70,1%, non 29,9%)

Je me propose d'examiner, d'abord, un changement global des opinions qui se détournent de la morale traditionnelle de l'effort au profit de la nouvelle valeur des résultats concernant la réussite scolaire et sociale. En effet, l'appréciation de l'effort est très positive comme principe souhaité de l'obtention d'une position élevée et d'une richesse économique (58%). Toutefois, on ne pense pas souvent que l'effort conduise effectivement à une position élevée et une richesse économique (18%), et les résultats obtenus sont considérés comme plus importants (55%). Concernant les manières d'appréhender le «mérite», on observe des différences d'opinions entre ce qui paraît souhaitable et ce qui se produit en réalité.

Ensuite, en construisant des tableaux croisés par sous-groupes sociaux, je voudrais analyser les caractéristiques des opinions des jeunes diplômé(e)s de l'enseignement supérieur. Il me semble que les opinions sur l'acquisition du diplôme ont tendance à dévier des règles traditionnelles de la «société du diplôme» au fur et à mesure que l'enseignement supérieur de masse se généralise. Mon hypothèse était donc qu'on observerait une progression des opinions qui ne se conforment pas aux valeurs traditionnelles liées à la réussite scolaire et sociale au Japon.

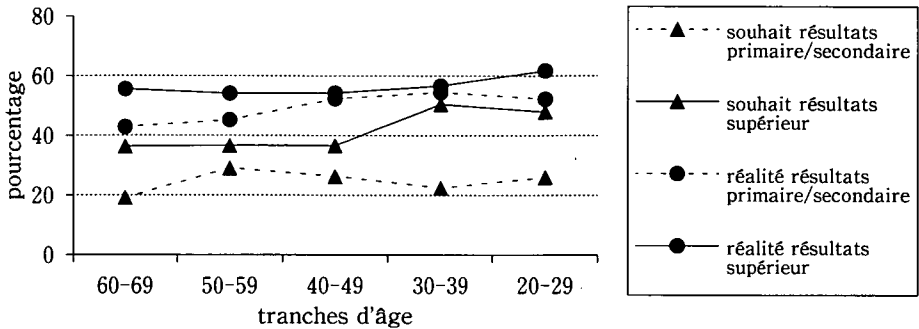
3. Le décalage entre le souhait et la perception de la réalité

Pour présenter la transformation des relations entre les deux valeurs principales liées à la réussite scolaire et sociale, c'est-à-dire entre l'effort et les résultats, on peut recourir à deux questions de l'enquête SSM en 1995: le souhait et la perception de la réalité sur l'obtention d'une position élevée et d'une richesse économique. Les réponses à ces deux questions permettent de synthétiser les appréciations de l'effort et des résultats selon les niveaux de formation et les tranches d'âge⁷.

Dans le graphique 1, on a tracé les courbes de l'appréciation de la valeur des résultats en tant que souhait et en tant que réalité pour les hommes diplômés de l'enseignement primaire/secondaire et ceux du supérieur. Dans toutes les tranches d'âge, les taux de la reconnaissance de la réalité sont plus élevés que les pourcentages du souhait. Tant sur la

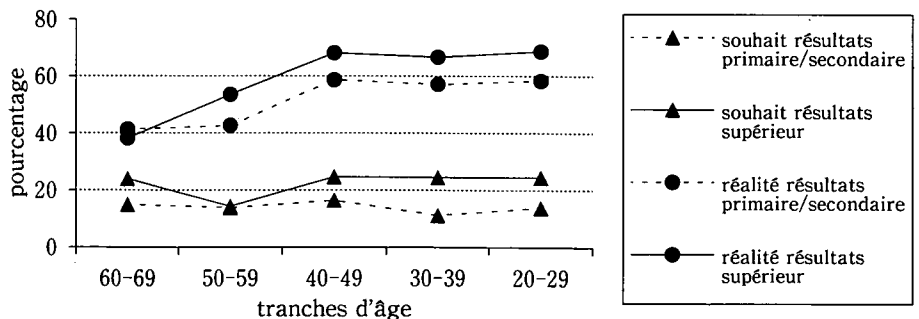
réalité que sur le souhait, les taux d'approbation des diplômés supérieurs sont plus hauts que ceux des titulaires de diplômes primaires/secondaires. Les écarts entre le souhait et la perception des résultats sont moindres pour les jeunes titulaires supérieurs, alors que le souhait des sortants primaires/secondaires reste relativement bas. L'importance accordée aux résultats pour la réussite scolaire et sociale semble devenir forte notamment parmi les sortants de l'enseignement supérieur de masse.

Graphique 1: L'appréciation des "résultats" selon les tranches d'âge et les niveaux de formation (hommes)



Les femmes portent des jugements très différents selon le souhait et la réalité (graphique 2). Les taux d'appréciation de la réalité connaissent une forte augmentation, tandis que le souhait ne représente guère de progression. La reconnaissance de la réalité s'élève à près de 70% chez les jeunes diplômées supérieures, ce qui est plus élevé que les pourcentages des hommes. Le décalage entre le souhait et la perception des résultats s'est ainsi agrandi. Les femmes pensent que l'importance des résultats s'amplifie dans la vie réelle, mais elles ne souhaitent pas cette prédominance de la valeur des résultats.

Graphique 2: L'appréciation des "résultats" selon les tranches d'âge et les niveaux de formation (femmes)

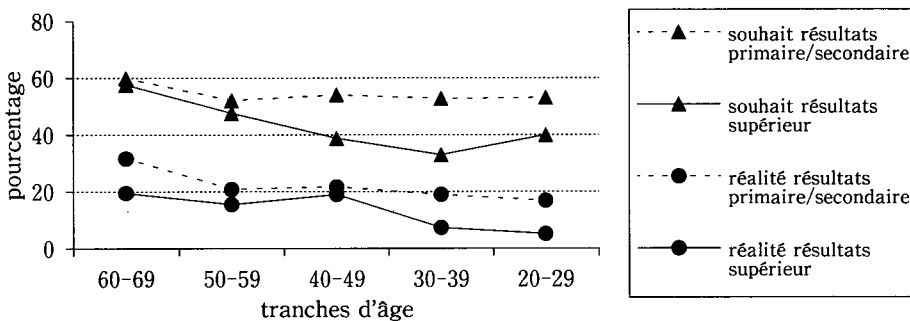


La valeur traditionnelle de l'effort connaît un affaiblissement considérable. La baisse des taux de la reconnaissance de l'effort est plus grande pour les titulaires supérieurs hommes que pour les sortants primaires/secondaires (graphique 3). Non seulement dans

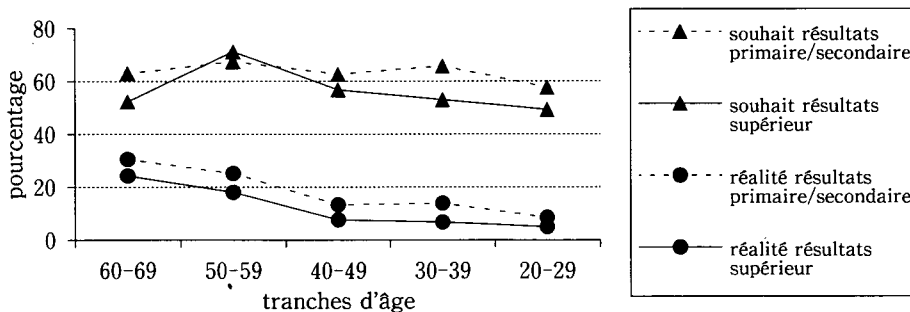
la perception de la réalité mais au niveau d'une morale du souhait, la transformation des opinions s'est accélérée pour les diplômés supérieurs de la jeune génération⁸.

Pour les femmes, la baisse de l'appréciation de l'effort est marquée dans la perception de la réalité (graphique 4). Ses pourcentages sont passés de 24% de 60-69 ans à seulement 6% de 20-29 ans pour les diplômées supérieures. Mais les opinions valorisant le principe de l'effort demeurent majoritaires (plus de 50% dans toutes les tranches d'âge). Les femmes tendent à soutenir la valeur traditionnelle de l'effort en tant que morale de la réussite scolaire et sociale. Elles pensent aussi que la valeur de l'effort s'est dépréciée dans la vie réelle. Comme pour l'appréciation des résultats, on observe un décalage du jugement sur l'effort entre le souhait et la perception de la réalité. Les opinions des femmes semblent être enfermées dans une contradiction entre le succès d'une nouvelle valeur des résultats et la morale classique de l'effort.

Graphique 3: L'appréciation de "l'effort" selon les tranches d'âge et les niveaux de formation (hommes)



Graphique 4: L'appréciation de "l'effort" selon les tranches d'âge et les niveaux de formation (femmes)



La valeur traditionnelle de l'effort est ainsi considérée comme ancienne et inférieure par rapport aux valeurs des résultats dont les jeunes diplômé(e)s supérieur(e)s sont de plus en plus les adeptes. Mais ce n'est pas l'importance en valeur absolue du souhait ou du degré de reconnaissance de la réalité qui représente la transformation des opinions autour de

l'appréciation de l'effort et des résultats. Il s'agit plutôt de construire des relations entre le souhait et la réalité pour comprendre les opinions, à la fois novatrices et contradictoires, des jeunes diplômé(e)s supérieur(e)s. La montée de la valeur des résultats dans la perception de la réalité (et le déclin de la valeur de l'effort) entre en désaccord avec la prédominance du souhait de l'effort, particulièrement pour les femmes. Je pense que ce décalage permet de fournir des informations sur la transformation des opinions qu'on ne peut attribuer entièrement ni aux conditions morales, ni aux conditions matérielles.

En fait, la généralisation de l'enseignement supérieur de masse peut intervenir dans l'apparition de ces opinions contradictoires. L'allongement des études universitaires offre des formations spécialisées à de nombreux (ses) étudiant(e)s. C'est surtout les étudiantes qui ont prolongé leurs études. Malgré cela, il devient difficile de trouver un emploi après la fin des études. Le manque de travail conforme à la formation peut décourager les diplômé(e)s et détruire leurs efforts. Or l'échec scolaire et social est considéré le plus souvent comme imputable à l'insuffisance de l'effort dans la «société du diplôme» au Japon. Les jeunes diplômé(e)s supérieur(e)s peuvent donc rencontrer un grand écart entre la dure réalité de la vie sociale et la morale persistante de l'effort.

4. Une nouvelle croyance en la valeur des résultats

Je voudrais examiner maintenant les relations entre le souhait et la perception de la réalité afin de connaître la spécificité des opinions des jeunes diplômé(e)s supérieur(e)s. Si on prend en considération le décalage décrit ci-dessus, il existe des informateurs qui ont donné des réponses différentes selon le souhait et la réalité. Il s'agit de ceux qui répondent, en particulier, que l'effort devrait être important (souhait) mais que l'enjeu, dans la vie réelle, ce sont les résultats. C'est pour cela que j'ai construit des tableaux croisés sur l'appréciation de l'effort et des résultats en fonction des combinaisons du souhait et de la perception de la réalité.

Dans les tableaux 1 (hommes) et 2 (femmes), j'ai présenté les répartitions de combinaisons classées en quatre catégories: 1) ceux qui ont désigné l'importance des résultats tant dans le souhait que dans la réalité, 2) ceux qui ont reconnu la valeur des résultats dans la vie réelle mais qui ont marqué le souhait de l'effort, 3) ceux qui ont supposé la valeur de l'effort dans la réalité comme dans le souhait, et 4) les autres combinaisons (non-réponse comprise)⁹. J'ai classé également les âges en tranches de dix ans. Cependant, pour tenir compte de l'insuffisance des effectifs de certaines tranches d'âge, notamment pour les personnes âgées, j'ai divisé les générations en deux grandes parties: une génération jeune de 20-39 ans et une autre génération âgée de 40 ans ou plus.

Dans la génération âgée des hommes diplômés supérieurs (tableau 1), on observe les proportions équilibrées entre les deux combinaisons : «résultats (souhait) - résultats (réalité)» et «effort (souhait) - résultats (réalité)». Mais la première est devenue dominante dans la génération jeune. En revanche, les pourcentages de la combinaison

«effort (souhait) -effort (réalité)» sont presque nuls. Les hommes ont tendance à soutenir de plus en plus la valeur des résultats tant dans le souhait que dans la réalité.

Tableau 1: Répartition des combinaisons du souhait et de la perception de la réalité pour les diplômés supérieurs (hommes)

en% (nombre de personnes)

souhait-réalité	génération âgée			génération jeune	
	60-69ans	50-59ans	40-49ans	30-39ans	20-29ans
résultats-résultats	28,8(15)	23,9(11)	19,2(23)	32,5(26)	34,3(24)
effort-résultats	26,9(14)	26,1(12)	18,3(22)	18,8(15)	21,4(15)
effort-effort	15,4(8)	10,9(5)	12,5(15)	5,0(4)	1,4(1)
autres*	28,8(15)	39,1(18)	50,0(60)	43,8(35)	42,9(30)
ensemble	100(52)	100(46)	100(120)	100(80)	100(70)

*Y compris les combinaisons avec les non-réponses

Chez les femmes diplômées supérieures, les proportions de la combinaison «effort (souhait) - résultats (réalité)» demeurent plus élevées que celles de «résultats (souhait) - résultats (réalité)» sauf dans la tranche d'âge de 60-69 ans, d'effectif très faible (tableau 2). L'approbation totale des résultats pour les femmes est moins forte que pour les hommes. Mais, comme les hommes, les proportions de la combinaison «effort (souhait) -effort (réalité)» diminuent avec l'âge.

Tableau 2: Répartition des combinaisons du souhait et de la perception de la réalité pour les diplômées supérieures (femmes)

en% (nombre de personnes)

souhait-réalité	génération âgée			génération jeune	
	60-69ans	50-59ans	40-49ans	30-39ans	20-29ans
résultats-résultats	14,3(3)	10,7(3)	16,9(13)	15,5(17)	18,2(16)
effort-résultats	14,3(3)	39,3(11)	37,7(29)	35,5(39)	34,1(30)
effort-effort	14,3(3)	14,3(4)	5,2(4)	5,5(6)	3,4(3)
autres*	57,1(12)	35,7(10)	40,3(31)	43,6(48)	44,3(39)
ensemble	100(21)	100(28)	100(77)	100(110)	100(88)

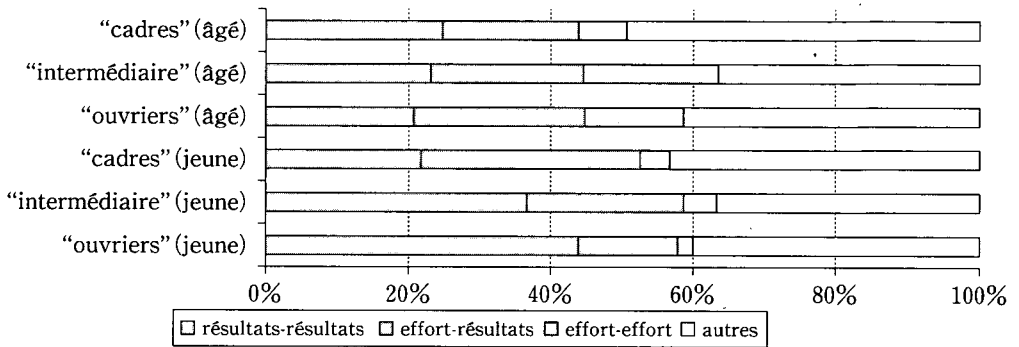
*Y compris les combinaisons avec les non-réponses

Ces répartitions des combinaisons du souhait et de la réalité sont en rapport avec l'origine sociale des diplômé(e)s supérieur(e)s. J'ai regroupé les catégories socioprofessionnelles (CSP) du père en trois grandes catégories assez bien différenciées: 1) «Personnel des professions scientifiques, techniques et libérales» et «Directeurs et administrateurs» (groupe "cadres"); 2) «Personnel administratif», «Personnel commercial et vendeurs», «Travailleurs des services», «Travailleurs de la sécurité» et «Conducteurs d'engins de transport et travailleurs du service de correspondance» (groupe "intermédiaire"); 3) «Ouvriers qualifiés et non-qualifiés» et «Agriculteurs, forestiers et pêcheurs» (groupe "ouvriers/agriculteurs").

Le graphique 5 montre, à propos des hommes de chaque génération, les répartitions

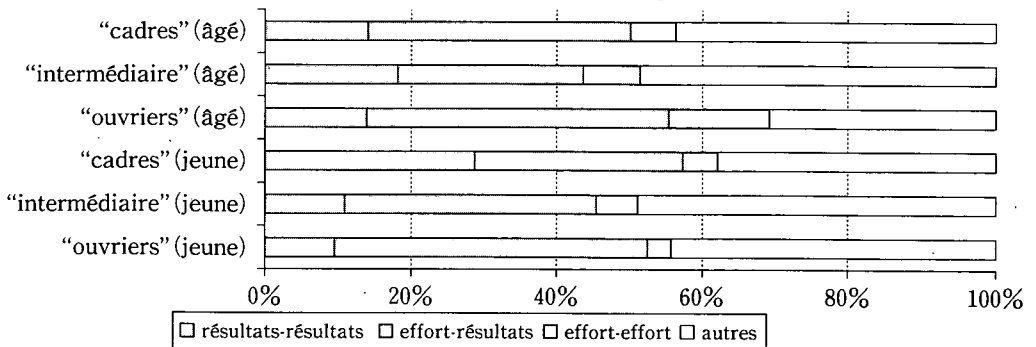
selon les trois groupes des CSP du père. Alors que les origines “intermédiaire” et “ouvriers/agriculteurs” de la génération âgée se distinguent par les taux élevés de la combinaison «effort (souhait) - effort (réalité)», cette combinaison est rare dans tous les groupes de la génération jeune. Par contre, l’augmentation des proportions de «résultats (souhait) - résultats (réalité)» est frappante pour les origines moins aisées de la jeune génération. L’approbation totale de l’effort chez les hommes âgés a donc laissé place à une forte progression de l’appréciation des résultats par les jeunes diplômés supérieurs issus des milieux populaires.

Graphique 5: Répartition des combinaisons du souhait et de la réalité selon les CSP du père et la génération (hommes)



A la différence des hommes, c’est pour les femmes diplômées supérieures de l’origine “cadres” de la génération jeune que la proportion de «résultats (souhait) - résultats (réalité)» est la plus élevée (graphique 6). Il me semble que le changement des opinions féminines s’est produit à partir de l’origine sociale la plus favorisée. Dans le groupe d’origine “ouvriers/agriculteurs”, on observe également une forte diminution de la combinaison «effort (souhait) - effort (réalité)». Mais le souhait de l’effort (ou notamment la combinaison «effort (souhait) - résultats (réalité)») reste prédominant même dans la jeune génération de ce groupe.

Graphique 6: Répartition des combinaisons du souhait et de la réalité selon les CSP du père et la génération (femmes)



Les hommes d'origine populaire et les femmes issues de milieux aisés qui ont accédé à l'enseignement supérieur sont ainsi le moteur du progrès de la valeur des résultats dans la jeune génération. Ils (elles) n'étaient pas la clientèle traditionnelle de l'université comme les hommes d'origine sociale favorisée. Ce sont les nouveaux venus et les usagers bénéficiaires du développement croissant de l'éducation. On peut interpréter la transformation des opinions comme répondant à l'apparition d'une nouvelle influence dans l'enseignement supérieur de masse.

Quelles relations y a-t-il alors entre le progrès de l'appréciation des résultats et les autres opinions sur l'acquisition du diplôme ? Le tableau 3 présente, pour les hommes diplômés supérieurs de la jeune génération, les taux de réponse «oui» aux questions sur les intérêts à l'obtention du diplôme et sur les problèmes du diplôme. Sur chaque question, j'ai marqué la proportion la plus élevée en caractères gras et la plus basse par le soulignement.

Tableau 3: Opinions sur le diplôme pour les diplômés du supérieur de la génération jeune selon les combinaisons du souhait et de la réalité (hommes)

en%

opinions sur le diplôme	souhait-réalité	résultats-résultats	effort-résultats	effort-effort autres*	ensemble
<i>diplôme important</i>	48,0	43,3	37,1	42,0	
<i>éducation d'enfants souhaitée</i>	70,0	63,3	<u>60,0</u>	64,0	
<i>juku souhaité pour enfants</i>	<u>18,0</u>	36,7	26,1	25,5	
<i>anxiété de concurrence</i>	26,5	26,7	<u>23,2</u>	25,0	
<i>injustice à cause du diplôme</i>	54,0	63,3	<u>48,6</u>	53,3	
<i>diplôme décide de la vie</i>	<u>24,0</u>	30,0	28,6	27,3	
<i>diplôme ne représente pas les capacités</i>	<u>44,0</u>	56,7	58,6	53,3	
<i>diplôme n'augmente pas le revenu</i>	84,0	86,7	<u>71,4</u>	78,7	

*Y compris les combinaisons avec les non-réponses

Un intérêt général porté à l'enseignement de haut niveau (*diplôme, éducation*) est plus fort pour ceux qui ont manifesté l'importance de «résultats (souhait) - résultats (réalité)». Mais ils s'intéressent peu au *Juku* ou aux leçons particulières, et ils ne pensent pas beaucoup que le diplôme décide de la vie ultérieure. Ils croient néanmoins que le diplôme représente assez bien les capacités de son possesseur. Ils sont souvent issus de l'origine sociale moins favorisée et certains ont pris un travail indépendant après la fin des études, de sorte que la qualification scolaire peut être considérée comme l'attestation de la capacité qui se conforme à la valeur des résultats.

La combinaison «effort (souhait) - résultats (réalité)» est liée avec l'intérêt porté au *Juku* ou aux leçons particulières; ceux qui ont approuvé cette combinaison pensent souvent que le diplôme décide de la vie ultérieure et qu'il y a une injustice à cause de la qualification scolaire. Ils tendent à considérer le diplôme comme un moyen important pour l'accès à la

position sociale. Ces opinions font penser au comportement des employés dans les grandes entreprises qui représentent le plus typiquement les règles de la «société du diplôme» au Japon («une bonne éducation - ou un bon diplôme - signifie un bon emploi dans une bonne entreprise ! »). Cette idée a tendance à être soutenue particulièrement par les hommes d'une position dominante, c'est-à-dire les diplômés supérieurs issus de la classe sociale aisée.

Les opinions des femmes ont une structure différente (tableau 4). C'est dans la combinaison «résultats (souhait) - résultats (réalité)» que l'approbation de l'obtention du diplôme est la plus grande. Sa portée concerne non seulement l'intérêt général aux études mais aussi la réaction aux problèmes du diplôme. La qualification scolaire est considérée comme un facteur décisif de la vie ultérieure et comme un motif relativement fort de l'augmentation de revenu. Les diplômées supérieures de l'origine "cadres" prennent le plus souvent cette position. Elles paraissent mettre leur confiance dans le diplôme en s'appuyant sur la nouvelle valeur des résultats.

Par contre, les femmes qui représentent la combinaison «effort (souhait) - résultats (réalité)» ont souvent un sentiment d'anxiété et pensent également qu'un diplôme plus élevé n'augmente pas toujours le revenu, même si les différences par rapport aux autres groupes sont faibles. Leur intérêt général pour les études est moyen et elles expriment le moins de sentiment d'injustice à cause du diplôme. Elles ont une bonne volonté scolaire pour l'acquisition du diplôme, mais leur attachement à la qualification scolaire est moins fort que celui du groupe qui manifeste l'approbation totale des résultats.

Tableau 4: Opinions sur le diplôme pour les diplômées du supérieur de la génération jeune selon les combinaisons du souhait et de la réalité (femmes)

souhait-réalité opinions sur le diplôme	résultats- résultats	effort- résultats	effort-effort autres*	ensemble
<i>diplôme important</i>	57,6	52,2	<u>43,8</u>	49,0
<i>éducation d'enfants souhaitée</i>	74,2	66,7	<u>57,8</u>	63,7
<i>juku souhaité pour enfants</i>	48,4	<u>27,5</u>	29,3	31,8
<i>anxiété de concurrence</i>	24,2	29,4	<u>20,0</u>	24,0
<i>injustice à cause du diplôme</i>	63,6	<u>46,4</u>	58,5	55,1
<i>diplôme décide de la vie</i>	45,5	<u>30,4</u>	30,9	33,2
<i>diplôme ne représente pas les capacités</i>	36,4	<u>31,9</u>	43,2	38,1
<i>diplôme n'augmente pas le revenu</i>	<u>63,6</u>	72,5	71,3	70,4

*Y compris les combinaisons avec les non-réponses

C'est ainsi que les opinions des diplômé(e)s de l'enseignement supérieur de la jeune génération révèlent les modes d'apparition de la nouvelle valeur accordée aux résultats qui se substitue à la morale classique de l'effort. On observe d'abord la transformation la plus

profonde des opinions sur le diplôme dans la combinaison «résultats (souhait) - résultats (réalité)». Cette combinaison s'est sensiblement développée pour les hommes, surtout pour les hommes issus de l'origine moins favorisée. Les femmes d'origine sociale aisée ont également participé à cette position. Elles ne sont pas encore nombreuses, mais leurs opinions traduisent le plus vigoureusement l'importance de l'acquisition d'une meilleure qualification scolaire comme l'attestation de leur capacité.

Cette position semble dévier des règles traditionnelles de la «société du diplôme» qui insiste sur la valeur de l'effort. En effet, on n'exige pas beaucoup d'efforts pour accéder à l'enseignement supérieur de masse, en comparaison de l'«enfer» de l'examen d'entrée à l'université d'autrefois. Mais la morale de l'effort subsiste suffisamment pour introduire des décalages entre le souhait et la perception de la réalité. Par exemple, les hommes d'origine «cadres» manifestent souvent le souhait de l'effort, parce qu'il pourrait se conformer au monde du travail, particulièrement dans la grande entreprise. La nouvelle valeur des résultats entre donc en conflit avec la force d'inertie des coutumes sociales¹⁰.

La montée de la nouvelle valeur des résultats peut d'ailleurs renforcer la croyance aux études de niveau de plus en plus élevé. Les partisans de la combinaison «résultats (souhait) - résultats (réalité)» ont tendance à accepter le diplôme comme une représentation de la capacité. Ils(elles) ne contestent pas la concurrence scolaire et sociale qui constitue une autre caractéristique de la «société du diplôme». Ils(elles) peuvent accélérer la prolongation des études, constitutive de la dévalorisation de la qualification scolaire.

5. Conclusion

La transformation des opinions sur la réussite scolaire et sociale est donc un phénomène à la fois novateur et contradictoire. La généralisation de l'enseignement supérieur de masse a fait émerger une nouvelle influence qui s'appuie sur la valeur des résultats liés à la réussite scolaire et sociale et qui entre en conflit avec la morale dominante de l'effort dans la «société du diplôme». Toutefois, cette valeur des résultats se fonde aussi sur la reconnaissance positive de la concurrence scolaire et tend à favoriser son intensification dans l'enseignement supérieur de masse. Les jeunes diplômé(e)s supérieur(e)s peuvent nourrir, consciemment ou inconsciemment, une nouvelle croyance qui conforte la représentation collective de la «société du diplôme» au Japon.

Il me semble que ce phénomène constitue des changements structurels comparables en France et au Japon, malgré les contextes socio-historiques différents entre les deux pays. Dans le cas de la France aussi, la diversification des valeurs avec le progrès de l'individualisme et de la permissivité est une grande tendance sur laquelle s'accordent les sociologues français (Galland et Lemel, 1998). Les métamorphoses des systèmes d'éducation, d'emploi, de production et de relations professionnelles peuvent changer le fonctionnement de l'Etat qui occupe une place aussi centrale qu'ambivalente. Les politiques sociales publiques doivent de plus en plus faire face à l'essor de la vie privée.

De la même façon, dans la société japonaise, l'image générale du «consensus» est confrontée à l'apparition des nouveaux comportements individualistes. Cette vision traditionnelle et plus ou moins stéréotypée n'est plus prédominante de nos jours, notamment parmi les générations jeunes. Elle n'est pas uniforme ni invariable avec les transformations de l'enseignement supérieur de masse d'aujourd'hui. Je crois que la «société du diplôme» au Japon connaît un développement qui se manifesterait parallèlement aux transformations de l'éducation et de la société française.

Notes

- ¹ Y compris les étudiants de l'université de 4 ans (*Daigaku*), l'université de 2 ans (*Tandai*), le 3^{ème} cycle universitaire (*Daigakuin*), les 4^{ème} et 5^{ème} années de lycée technique supérieur (*Kôto Senmon Gakkô*), les écoles professionnelles spécialisées (*Senshû Gakkô*), et l'enseignement supérieur par correspondance. Les effectifs de l'enseignement supérieur français ont presque doublé durant la même période (de 1,2 millions en 1980 à 2,1 millions en 1995. La population totale en France (60 millions) est approximativement la moitié de celle au Japon (120 millions).
- ² En considérant les différences sociales au niveau de l'enseignement primaire ou secondaire, on pourrait retrouver d'autres occasions où se constitue l'inégalité sociale. Au fur et à mesure de l'allongement de la scolarité, l'aggravation des comportements antiscolaires des élèves fait, par exemple, un grand sujet de débats autour de maints «problèmes de l'éducation» (*Kyôiku-mondai*): la violence à l'école (*Kônai-bôryoku*), le désordre de la classe (*Gakkyû-hôkai*), la baisse du niveau de connaissances (*Gakuryokuteika*), le souffre-douleur (*Ijime*), le refus d'aller à l'école (*Futôkô*) etc.
- ³ Les cinq îles déjà indiquées et quelques îles isolées dans la préfecture d'Okinawa ont été exceptées en raison de l'impossibilité de la visite pendant la durée de l'enquête.
- ⁴ Les tableaux de mobilité sociale mettent en relation les CSP du père et celles du fils ou de la fille. Outre ces tableaux croisés de la mobilité intergénérationnelle, les carrières socioprofessionnelles d'un même individu (mobilité intragénérationnelle) sont un autre objet d'analyse de la mobilité sociale (cf. Merllié et Prévot, 1997; Ishida, 1993).
- ⁵ Cette partie de l'enquête a été réalisée auprès d'environ 4000 personnes âgées de 20 à 69 ans (nées de 1925 à 1974 inclus), dont 2704 questionnaires ont été exploités (le taux de réponse est 67,1%).
- ⁶ Le questionnaire offrait le choix entre cinq réponses: 1) celui qui a obtenu les résultats, 2) celui qui a fait l'effort, 3) selon les besoins de chaque personne, 4) le partage égal pour toutes les personnes, 5) je ne sais pas. J'ai regroupé les choix 3 à 5 en une catégorie «autres» dans l'analyse ci-dessous en raison du petit nombre des réponses. J'ai compris également les non-répondants dans cette catégorie. Les abréviations présentées en italique entre parenthèses sont celles qui sont utilisées dans les tableaux et graphiques.
- ⁷ Strictement parlant, on ne peut pas examiner le changement «pur» des opinions en

séparant l'effet de la génération de celui de l'âge dans la comparaison des tranches d'âge par l'enquête transversale.

- ⁸ Le pourcentage de l'appréciation de l'effort a un peu augmenté pour les diplômés supérieurs de la génération la plus jeune de 20-29 ans. Mais je pense qu'il est difficile d'y voir la reprise de la valeur de l'effort, parce qu'il existe encore une grande différence avec le taux des diplômés du primaire/secondaire, et que le pourcentage sur la réalité est le plus bas (5,7%) de toutes les tranches d'âge.
- ⁹ Étant donné que chaque question a cinq choix de réponse et une catégorie supplémentaire de non-réponse, il y a 36 combinaisons en tout dont 33 sont incluses dans la catégorie des «autres». Cette catégorie globale est très hétérogène. Voici quelques combinaisons principales de cette catégorie: le souhait du partage selon les besoins de chaque personne et l'appréciation des résultats dans la réalité (56 sur 298 personnes dans la catégorie «autres» et 692 personnes pour l'ensemble des diplômés supérieurs); le souhait de l'effort et le partage selon les besoins de chaque personne dans la réalité (44 personnes). Par ailleurs, 18 personnes ont répondu, à contre-courant, la combinaison «résultats (souhait) - effort (réalité)».
- ¹⁰ Ce problème social se manifeste d'ores et déjà dans le cas de l'inadaptation à la vie scolaire et sociale au Japon pour des enfants qui ont fréquenté une école étrangère (Goodman, 1990).

Bibliographie

- Dore, R., 1976, *The Diploma Disease: Education, Qualification and Development*, Georges Allen & Unwin.
- Erlich, V., 1998, *Les nouveaux étudiants: Un groupe social en mutation*, Armand Colin.
- Galland, O. et Lemel, Y., 1998, «L'évolution des sociétés occidentales», in Galland, O. et Lemel, Y. (dir.), *La nouvelle société française: Trente années de mutation*, Armand Colin, pp. 11-25.
- Galland, O. et Oberti, M., 1996, *Les étudiants, La Découverte*.
- Goodman, R., 1990, *Japan's 'International Youth': The Emergence of a New Class of Schoolchildren*, Oxford University Press.
- Ishida, H., 1993, *Social Mobility in Contemporary Japan: Education Credentials, Class and the Labour Market in a Cross-National Perspective*, Stanford University Press.
- Kitamura, K., 1991, «L'avenir de l'enseignement supérieur au Japon», *Sociologie du travail*, 91-1, pp. 51-62.
- Merllié, D. et Prévot, J., 1997, *La mobilité sociale (nouvelle édition)*, La Découverte (première édition en 1991).
- Sabouret, J.-F., 1984, «L'éducation nipponne: passé, présent. La société du diplôme», in Cercle d'études sur la société et l'économie du Japon, *Japon le consensus: Mythe et réalités*, Economica, pp. 91-137.
- Singleton, J., 1989, «Gambaru; A Japanese Cultural Theory of Learning», in Shields, J. (ed.),

- Japanese Schooling; Patterns of Socialization, Equality, and Political Control*, pp. 8-15.
- Windolf, P., 1997, *Expansion and Structural Change: Higher Education in Germany, the United States, and Japan, 1870-1990*, Westview Press.
- Young, M., 1958, *The Rise of the Meritocracy*, Thames & Hudson.